Compte rendu paru dans G. Cormann (éd.), *L'Année sartrienne*, n° 23, 2009, p. 90-94

Retour sur image.
À propos de Claude Lanzmann, *Le Lièvre de Patagonie*, Paris, Gallimard, 2009, 557 p.

L'un des thèmes récurrents de la littérature est constitué par l'anamnèse de l'expérience et de sa symbolisation. Selon Raymond Queneau, les œuvres importantes de la culture occidentale forment des variations sur *l'Iliade* ou sur *l'Odyssée*. Il en va bien ainsi avec l'œuvre de Claude Lanzmann, et son dernier livre n'y fait pas exception. Nous n'attendions pas la Patagonie sous sa plume. Ce fut un voyage de plus, et aussi l'évocation d'un auteur, Silvana Ocampo : un lieu vaut chez Lanzmann par les vivants qu'on y rencontre, qui les peuplent et les disent. Au long de sa course, que de paysages, que de visages, que d'ombres aperçues dans l'éclat de phares aveuglants ! Le décor est parfois d'un style emprunté, telles ces scènes, solennisées par ce mage au verbe haut, d'une délégation d'écrivains dans l'Orient communiste. Mais il garde le parfum d'une époque. Lanzmann brosse les coulisses de la presse et de l'ORTF : il se fait la main sur le Tout-Paris de la nouvelle vague, publie à sa guise pour *Elle*, pour *France-Soir*, où il fait publier Sartre à son retour de Cuba, pour *France-Observateur*... Son registre d'interviewer s'élargit à poser des questions insidieuses à Pierre Cardin comme aux divas du cinéma pour l'émission *Dim-Dam-Dom*. Il faut financer l'indépendance intellectuelle. Et la passion du théâtre.

À chaque récit, la précision du regard éblouit. S'attachant aux lieux, décors de vies multiples et entrecroisées qu'il portraiture aux tournants des relations qui les lièrent ou se défirent, entre intimité joyeuse et situations vachardes, *Le Lièvre de Patagonie*, par le verbe, l'image et la suggestion, restitue des temps révolus par divers effets de zoom et de cadrage. Au fil de la vie, le lien est fait entre le passage de ses brevets de pilote de planeur, le décollage foudroyant d'un avion de chasse israélien dont le pilote lui laissa les commandes pour exécuter un tonneau, sa découverte de la haute montagne, les voyages en compagnie de Simone de Beauvoir... Il faut avoir éprouvé des sentiments comparables pour saisir complètement les nuances mentales d'une époque bousculée qui est encore la nôtre. Premier à publier en 1959, un entretien avec le Dalaï-lama, pour *Elle* ; réprimandé par la hiérarchie militaire française pour avoir abordé la question de l'antisémitisme à la demande de ses étudiants allemands en 1946 ; accueilli à Tunis par Fanon et le FLN, il rencontre Boumediene durant une semaine de reportage clandestin avec les fellaghas. Il met Fanon en contact avec Sartre. Une vaste enquête sur le conflit proche-oriental dix ans après que Nasser eut nationalisé Suez débouche sur les mille pages d'un numéro des *Temps modernes* qui paraît au jour du déclenchement de la Guerre des Six-Jours. Son film *Pourquoi Israël* sort juste après la guerre de Kippour en 1973. Tout récemment, il interrogeait Ehud Barak pour un des deux numéros des *TM* marquant les 60 ans d'Israël : l'un parut à la veille de la guerre de janvier 2009 contre le Hamas, l'autre après la victoire de la droite aux élections israéliennes. Chroniquer son temps, c'est choisir un registre : celui de Lanzmann, c'est la bravoure, dans la paix comme dans la guerre.

Tard venue, ma génération eut vite fait de troquer l'héroïsme pour le carriérisme. Se battre contre la guerre américaine au Vietnam ne présentait aucun risque dans le Paris d'après 68 et bientôt dans l'Europe du « besser rot als tot » des pacifistes allemands. Et s'il fallut une anamnèse, elle vint des livres et du cinéma. Kafka, Dostoïevski, Blanchot, Leiris, le Visconti des *Damnés*, les anciens Fritz Lang ou les dessins de Grosz. Tout cela conduisait vers l'énigme des suites nazies de la défaite allemande. Mais peu de travaux circulaient qui puissent permettre de saisir les enjeux d'un retour circonstancié sur la « seconde guerre mondiale ». Il y avait eu le Jaspers de la « culpabilité allemande » et de ses réflexions sur l'université, et les débats parfois abstraits, inspirés de lectures parfois hâtives de Hannah Arendt, concernant l'assimilation du stalinisme au nazisme, qui faisait figure de thème obligé après l'invasion de Prague par les chars soviétiques. Les penseurs allemands devenaient objet

d'interrogation : comment Hegel ou Husserl avaient-ils pu contribuer, anticiper ou décrypter ce qui allait détruire l'Europe ? Nous lisions Adorno et Horkheimer, Benjamin, les textes de Miguel Abensour, de Claude Lefort ou de Lyonel Richard... médiateurs qui n'atténuèrent nullement le choc de la sortie de *Shoah*. Nous ignorions ce bouleversement que Claude Lanzmann préparait en secret.

Le temps n'est pas donné à tous de s'initier aux transferts culturels. Plongée à même l'histoire dès qu'elle vit le jour, la mère de Claude Lanzmann en contracta un bégaiement, issu peut-être de la panique d'avoir été étouffée à trois mois pour quitter clandestinement Odessa en 1903, sur un bateau à destination de la France. Claude Lanzmann n'eut guère davantage le choix : l'antisémitisme vécu au collège Condorcet anticipait la possible dénonciation de ce juif qui ne portait pas l'étoile jaune au Lycée de Clermont-Ferrand. En septembre 1943, transgressant également cette obligation, André Wormser se trouvait dans la même classe. Avec sa sœur et ses jeunes frères, mon oncle fut retiré du lycée et caché jusqu'à la Libération. Longtemps, je me suis étonné de ce mixte de haute culture, de sérieux politique et de discrétion sociale qui marquait l'attitude de mes proches, républicains jusqu'à la moëlle, et simultanément attentifs aux déloyautés susceptibles, à tout moment, de briser la paix civile. Célibataire et de ce fait mobilisé en Algérie, André Wormser n'eut de cesse, après 1962 et jusqu'à sa disparition récente, de faire reconnaître la dette de la République envers les harkis – rejetés par les maîtres de l'Algérie indépendante, méprisés par une France en laquelle ils avaient cru. Je ne sais quand il retrouva son ancien camarade : dès le quartier Latin de l'après-guerre ? Au moment du XXème Congrès du PCUS et d'une possible sortie de la guerre froide qui eût changé le cours des choses après le soulèvement de Budapest et sa répression – évitant peut-être les millions de morts de la Révolution culturelle, du Vietnam et du Cambodge ? Dans le Paris des années 70, celui du *Chagrin et la pitié*, de l'attentat de la rue Copernic, des « nouveaux philosophes » raillés par Régis Debray qui en serait bientôt remercié d'un bureau à l'Elysée ?

La période des douze ans que dura la préparation de *Shoah* fut celle d'années à front renversé : les élèves d'Aron militaient pour les boat people avec Amnesty international pendant que les sartriens se divisaient : maos, amis de Pierre Goldman, groupes de l'antipsychiatrie, proches de Serge July, suiveurs de Benny Lévy... Epoque équivoque s'il y en eut, pour laquelle ce que préparait Lanzmann était de l'ordre de l'insensé. Qui, hormis un Maurice Rasjfus, un Serge Klarsfeld, et les proches alors forts discrets du Centre de documentation juive contemporaine, traitait alors de ces questions ? Et les ouvrages de Charlotte Delbo, ceux de Serge Poliakov étaient-ils réédités ? Lanzmann ne restitue pas le détail des difficultés qu'il eût à réaliser son film dans une France où le parti communiste et les gaullistes escamotaient la place des Juifs dans la Résistance, où les producteurs de cinéma se souvenaient de *La Grande vadrouille*, célébraient Woody Allen et recevaient Spielberg comme un auteur de science-fiction ? Mais j'entendis alors en famille le nom de Lanzmann, qui avait trouvé André sur son chemin pour le soutenir dans sa course de fond. Dans cette mouvance, avec Elisabeth de Fontenay et quelques autres, se retrouvaient ceux qui, à l'instar d'une Mona Ozouf, savaient que l'escamotage, dans l'historiographie nationale, des pontons de Lyon et de la répression des Chouans débouchait sur l'éloge de Bugeaud et des Expositions coloniales, générant des polémiques dont l'écho retentissait à travers la réception des travaux d'un François Furet, passé du PCF à l'idée que la faillite du stalinisme mettait un terme définitif à l'esprit révolutionnaire. Face au jacobinisme intact d'un Albert Soboul, dont la connaissance intime du déroulement des journées populaires servait à justifier de futurs soulèvements et à condamner à l'obscurité ceux auxquels auraient manqué la conscience révolutionnaire, la mise à distance des événements au profit de leur historiographie, chez Furet, permettait le retour dans l'histoire d'acteurs devenus invisibles, ceux qui n'étaient pas partie prenante de ces journées et dont l'intérêt principal était de voir les institutions parvenir

à une stabilité synonyme de garantie des droits face à l'arbitraire des régimes successifs. Ainsi une approche « mémorielle » devenait-elle une ressource au moment de l'enquête d'Edgar Morin sur les *Bretons de Plozevet*, du *Cheval d'orgueil* de Jakez Helias, des travaux de Michel de Certeau et du Prix Nobel décerné à la littérature yiddish avant la disparition d'Isaac Bashevis Singer.

La dignité est une et indivisible, la conserver n'est possible qu'en partageant le combat de ceux à qui on a prétendu la retirer. Faut-il une autre explication au devenir maquisard d'un lycéen qui engage une partie de ses camarades dans l'action clandestine ? Ce n'était pas un éclat de jeunesse chez Claude Lanzmann : il a mené sa vie sur l'engagement et les rencontres, sur la recherche de successifs dépaysements. Aurait-il réalisé un film sur Israël sans s'être épris d'Angelika pour qui il y retourne ? Sans avoir porté les armes à vingt ans, eût-il saisi le feu des militaires qu'il a souvent croisé ? L'autoportrait du réalisateur de *Shoah* est un hymne à la vie en ce qu'elle a d'imprévisible et de singulier, et au risque consenti à l'approche d'un lieu de vérité. Personnage de Dante autant que de Stendhal, il a donné une voix et une incarnation symbolique aux victimes des pires exactions nazies, créé le vocable qui approche une possible désignation de cette infamie sans nom. Penser, c'est créer, c'est agir. *Shoah* est un monument pour la paix, contre l'ignoble : qui, l'ayant vu, voudrait y tenir un rôle ? Autant d'abnégation et de courage sans même un espoir de faire cesser d'inexpiables massacres ! Son enquête sur Israël trouve sa source dans la fierté sans égale d'une nation composite qui disparaîtra au jour où sa jeunesse cessera de vouloir la paix et la sécurité au prix du sacrifice.

Le livre s'ouvre sur un morceau de bravoure, aussi sincère que virtuose, un hymne aux intrépides héros qui ont choisi la vie brève – célébrée par Jean-Pierre Vernant à propos d'Achille. Il s'incarne, pour Lanzmann, dans le courage du pilote de Spitfire. Pour la jeunesse française, la vaillance de ces jeunes britanniques de 1940 fut, dans les suites infâmes de la débâcle, une raison de se redresser et de résister – bien avant Stalingrad. Soixante-dix ans plus tard, abolie la peine capitale, remisée la guillotine, l'éclat sombre de la mort violente n'en poursuit pas moins sous nos yeux sa carrière insensée, des attentats-suicides aux persécutions religieuses et aux crimes d'Etat. Passant de l'épopée au cinéma, le souvenir d'une exécution montrée dans un film à faire frémir l'enfant qu'il était, et à le faire se réveiller la nuit : il est devenu pour Lanzmann l'emblème de cette mort qui tranche à tout moment le fil des sentiments. Imaginer l'humanité donnant libre cours à l'amitié et à la générosité n'est qu'un enfantillage pour qui a appris, adolescent, à ramper sans bruit jusqu'à la cachette préparée au cas où les Allemands débarqueraient. Baccot, ce lycéen clermontois qui obtint de Lanzmann le contact avec un groupe de la résistance armée, se fit sauter la cervelle quatre mois plus tard pour ne pas être pris vivant par les Allemands qui encerclaient le jeune *sniper*. Ce courage dans le sacrifice incarne pour Lanzmann une forme d'absolu, qu'il redoute autant qu'il la respecte. Des millions de nos contemporains durent choisir sur l'instant de se donner la mort pour éviter le pire ou bien, contre toute probabilité d'y parvenir, s'efforcer de survivre dans des conditions inouïes. Que vaut une vie ?

Rentré dans Paris libéré, Claude Lanzmann, rencontre Sartre par Jean Cau, son ami de khâgne qui s'était propulsé secrétaire de l'écrivain, devient chroniqueur et auteur libre, passant des *Temps modernes* aux journaux des Lazareff. Il eut à refuser une proposition de *L'Express* : conserver sa liberté, ne pas devenir un journaliste professionnel attaché à une rédaction. Être témoin, ce n'est pas un métier. Vivant et jeune dans le Paris de la Libération, cela éloigne du tragique. Il fallut la guerre d'Algérie pour y reconduire. Et les drames que l'on tait en famille, les brouilles entre amis qui furent proches. Cela ne suffit pas pour expliquer une œuvre. Lanzmann avait choisi l'étonnement, le regard du témoin et la curiosité jamais assouvie que cette position rend possible. Aller au-devant des situations et des hommes dont l'action prime sur la parole. En rapporter la teneur, mettre en place publique les mots qui la disent. Circuler entre plusieurs monde, mesurer en chaque combat ce qu'il a d'intraitable, récuser à ce compte

les petits arrangements et les lâchetés ordinaires de la vie, partager sa propre humanité avec ceux et celles qui en revendiquent leur part, c'est son mouvement naturel. Un appétit de rencontre, d'amour, une jouissance de l'instant dont le contrepoint fut sans doute l'angoisse de se soumettre à la gestation d'une œuvre dont il ne se savait pas encore porteur. De Simone de Beauvoir, dont il partage la vie au tournant des années soixante, Claude Lanzmann dit avec délicatesse l'énergie poussée aux limites, la névrose du récit et l'angoisse du malheur – et tout autant son soutien à *Shoah*. Nous passons de la scène littéraire et théâtrale aux affaires de famille – certains récits doivent aussi couper aux rumeurs destructives, ou purger les morsures d'un ancien conflit. Et puis, les réflexions indispensables, sur Sartre, hommage magnifique à l'entrain et à la confiance généreuse, modulé par l'éloignement progressif pour l'homme diminué des dernières années.

L'écriture de Lanzmann donne à plein dans ce livre : chacun de ses chapitres en illustre une facette, depuis les associations où les temps se mêlent autour de quelques personnages ou de quelques thèmes qui auront traversé sa vie, ou bien la vrille qui creuse en profondeur pour faire émerger des souvenirs lointains ou restés secrets. Jusqu'au scénariste qui se délecte d'une aventure coréenne, brillamment rendue et qui forme comme une nouvelle insérée dans l'ouvrage, un *punctum* à la Barthes, attestation du *« cela a été »* irrévocable de la vie.

Après des années de préparation de ce qui allait devenir *Shoah*, sa rencontre à New York avec Abraham Bomba le convainquit qu'il lui fallait seconder les « revenants » dans leur effort pour se replacer mentalement dans la situation qu'ils vécurent dans l'angoisse et le dénuement absolus *« par tous les détails avec lesquels je lui demandais de fouiller sa mémoire, à se réimmerger de plus en plus profondément dans les indescriptibles moments qu'il avait passés à l'intérieur de la chambre à gaz. Je compris qu'afin d'être capable de le filmer, lui et ses pareils, je devais à l'avance tout savoir sur eux ou du moins en savoir le plus possible, on ne sait jamais tout. Car obtenir pareille reviviscence requérait que je pusse leur apporter à tout instant mon aide, aide ne signifiant pas ici je ne sais quel secours compassionnel, mais d'abord la possession de la connaissance nécessaire pour oser interroger ou interrompre, ou remettre dans le droit-fil, pour poser les bonnes questions à leur heure »* (p. 447-448). Réflexion profonde. Qui n'annule pas la contradiction apparente que constitue l'impasse initiale sur la Pologne et le choc que fut la découverte tardive des lieux de l'extermination, restés quarante ans après les faits, tels qu'ils étaient en pleine guerre : ces lieux aussi furent des acteurs. Et la fascination durable des tournages sur place. Dans un récent documentaire qui lui est consacré, Lanzmann dit comment ce peuplement de la mémoire par les lieux de disparition des juifs européens est devenu une figure majeure d'un « contre-imaginaire » contemporain : le Mémorial de Berlin et ses gradins minéraux, ses monolithes, participe de cette création d'espaces mémoriels dont l'œuvre entière de Lanzmann est un accomplissement majeur. Sans doute fallait-il avoir vécu la tension entre l'engagement vu depuis Saint-Germain-des-Prés et celui, intraitable, des brigades et des commandos des indépendances, ou celle éprouvée devant l'alternative entre le trouble *Kriegspiel* de la guerre froide et les plaisirs de la société du spectacle pour mettre au service d'une vérité humaine absolue les moyens du reportage et du documentaire. Le chien que caressait Claude Lanzmann enfant fut nommé Nanouk, en hommage à Flaherty : la pellicule cinématographique devint en quelques décennies le palimpseste où notre société a projeté ses hantises. Nous nous comprenons aujourd'hui nous-mêmes à travers la relation entre le champ et le hors-champ. Le témoignage est devenu l'une des formes du contemporain, et si nombre de blogs ont pour motivation implicite le vertige de l'anonymat, restituer un parcours si marqué de ce qui fit époque, assurément, dit une dimension centrale du fait social actuel : le moyen le plus puissant pour s'opposer au relativisme et aux communautarismes, c'est sans doute de montrer comment des parcours personnels se sont efforcés de contrer l'adversité, de transcender le malheur. Que Lanzmann ait rencontré les pires difficultés pour disposer du

temps requis pour la maturation de Shoah, et que son œuvre ait été créée par un créateur indépendant et non par une major, *Le Lièvre de Patagonie* nous en fait aussi comprendre la nécessité. « Trésor national vivant», comme disent les japonais, Claude Lanzmann nous transmet la recette : énergie farouche, goût du bonheur, exigence intérieure secrète, amour du monde. À suivre.

Gérard Wormser